

Les polygénistes, c'est-à-dire les partisans de la pluralité des espèces humaines¹, se sont multipliés en Europe et en Amérique. Ils combattent l'ancienne doctrine



94. — Types des races humaines.

du monogénisme au nom de la science. Voici ce que dit l'un d'entre eux, M. Broca :

Ce n'est ni l'observation ni le raisonnement qui a établi que tous les hommes sont issus d'Adam ou de Noé, et que tous les chiens proviennent d'un seul couple échappé au déluge.

tins, *As raças humanas*, 2 in-12, Lisbonne, 1881, t. II, p. 259-261; G. Pouchet, *Pluralité des races humaines*, p. 225-234; M. H. Deschamps, *Étude des races humaines*, in-8°, Paris, 1857, p. 139-144. — Sur les races humaines, voir J. Ranke, *Der Mensch*, 2 in-8°, Leipzig, 1886-1887, t. II, p. 236 et suiv.

¹ La dénomination de polygénistes, comme celle de monogénistes désignant les défenseurs de l'unité de l'espèce humaine, a pris naissance dans les États-Unis et nous est venue d'Amérique.

Si on ne consultait que l'observation, elle répondrait que le lévrier et le terre-neuve, animaux de même espèce d'après la doctrine classique, se ressemblent moins que le cheval et l'hémione, animaux d'espèces différentes; et le raisonnement à son tour, invoquant tous les témoignages, comparant les mœurs, les langues, les religions, s'appuyant sur l'histoire, sur la chronologie, sur la géographie, étudiant la répartition des hommes et des autres animaux à la surface du globe, interrogeant enfin l'anatomie, la physiologie et l'hygiène, le raisonnement, dis-je, ne conduirait certainement pas à admettre que l'ours blanc et le kangourou viennent de la Mésopotamie¹, et que le Hottentot, le Celte, le Nègre, le Tartare, le Patagon, le Papou descendent du même père². C'est donc article de foi et non de science. Introduit dans la science, cet élément n'est plus qu'une des hypothèses que l'on peut faire sur les origines de l'animalité, et c'est la moins satisfaisante, la moins scientifique de toutes, car, après avoir imposé à la raison de grands sacrifices, elle n'a pas même l'avantage de fournir la moindre donnée sur la distinction des espèces³.

Voilà comment, sous prétexte de science, on veut retrancher de nos dogmes l'une des vérités les plus importantes que nous enseigne la Sainte Écriture. Cependant les polygénistes ne s'entendent pas tous entre eux

¹ Jamais théologien ou exégète n'a prétendu que l'ours blanc et le kangourou venaient de la Mésopotamie.

² Voir Figure 94 une vignette de Winkles (xviii^e siècle) représentant les types de diverses races humaines; c'est, en allant de droite à gauche, un buste grec, un Européen, un Nègre, un Sémite et un Chinois.

³ P. Broca, *Mémoire sur l'hybridité*, dans le *Journal de la physiologie de l'homme*, 1858, t. I, p. 436.

et ils ne conçoivent pas de la même manière l'origine des hommes. Nous ne sommes point frères et nous ne descendons pas tous d'Adam et d'Ève, parce que, disent les uns, il n'y a ni créateur ni créature, mais seulement une évolution nécessaire des êtres; parce que, disent les autres, quoique tout ce qui existe soit l'œuvre de Dieu, le genre humain se compose d'espèces multiples, produites en différents temps et en différents lieux, et distinguées entre elles par des caractères spécifiques bien marqués. Il existe donc deux classes de polygénistes, qui se subdivisent encore en plusieurs branches. Nous devons faire connaître d'abord les principaux systèmes; nous réfuterons ensuite les objections que nos adversaires allèguent contre la doctrine sacrée.

CHAPITRE PREMIER.

COUP D'ŒIL HISTORIQUE SUR LE POLYGÉNISME.

Le premier polygéniste dont les opinions aient fait quelque bruit est La Peyrère. Isaac La Peyrère, né à Bordeaux, en 1594, d'abord protestant, puis catholique et jésuite, publia en 1655, avant sa conversion, son *Système théologique fondé sur l'hypothèse des Præadamites*, auquel il ne mit pas son nom, par modestie, assure-t-il¹. Les deux idées principales qu'il expose, c'est qu'Adam ne fut pas le premier homme, mais seulement le père des Juifs², et que Moïse n'est pas l'auteur du Pentateuque³. D'après lui, le chapitre 1^{er} de la Genèse raconte la création des Gentils ou païens : ils

¹ « Nomen meum nunc reticeo verecundia, non mali facti conscientia. » *Systema theologicum ex Præadamitarum hypothesis*, 1655 (sans lieu), Proœmium (p. 5).

² « Conditio orbis epocham non ducendam esse ab illo principio quod vulgo figitur in Adamo naturalis est suspicio omnibus insita... Videtur enim altius et a longissime retroactis seculis petendum illud principium, etc. » Proœm., init.

³ « Nescio vero, quo auctore satis idoneo, compertum sit Pentateuchum Mosis ipsius fuisse autographum. Vulgo dicitur, sed non omnibus probatur. Causæ me movent quare libros quinque illos, non Mosis archetypos, sed excerptos et exscriptos ab alio credam. » *Systema*, l. iv, c. 1, p. 173.

furent produits en même temps que les animaux et ils parurent en même temps sur la terre : ce sont les Préadamites. Le chapitre II de la Genèse, au contraire, nous fait connaître l'origine du peuple choisi de Dieu pour conserver le dépôt de la révélation. Adam est le premier Juif et le père de ce peuple choisi¹. Tiré du limon de la terre, il ne reçut l'existence qu'après le repos du septième jour; il habita seul avec Ève le Paradis terrestre; il viola seul avec Ève la défense que Dieu lui avait faite de manger du fruit de l'arbre de la science du bien et du mal; les autres hommes, disséminés dès lors sur la face du globe, n'eurent aucune part au péché d'Adam.

La Peyrère prétendait trouver la preuve de cette distinction de diverses espèces d'hommes dans le cinquième chapitre de l'Épître aux Romains², et dans certains faits racontés par Moïse. Saint Paul dit que les hommes ont péché; les uns, après la loi, contre la loi; les autres, avant la loi, contre la nature. Son nouvel interprète concluait de là qu'il avait existé, avant les hommes soumis à la loi, c'est-à-dire avant les Juifs, d'autres hommes d'une espèce différente. Mais la loi dont parle l'apôtre est celle de Moïse, et à l'époque de Moïse il y avait déjà sur la terre de nombreuses nations, issues comme les Juifs de Noé et pour lesquelles n'était

¹ L'opinion de La Peyrère avait été déjà soutenue par Giordano Bruno, comme nous l'avons vu t. I, p. 474-475.

² *Præadamitæ sive exercitatio super versibus duodecimo, decimo tertio et decimo quarto capituli quinti. Epistolæ D. Pauli ad Romanos quibus inducuntur primi homines ante Adamum conditi*, 1655 (Cette dissertation est placée avant le *Systema theologicum*). Voir aussi *Systema theologicum*, l. I, c. I, p. 1 et suiv.

point faite la législation du Sinaï. La Peyrère cherchait à établir, il est vrai, que les Préadamites étaient mentionnés dans l'histoire de Caïn, puisque ce dernier avait peur d'être tué par ceux qui le rencontreraient et qui ne pouvaient être que des hommes d'origine non adamique¹; il alléguait aussi l'existence d'une ville à cette époque, où les descendants d'Adam ne pouvaient cependant pas être assez nombreux pour former des agglomérations considérables; enfin il relevait la distinction entre les fils de Dieu et les filles de l'homme ou d'Adam, dont l'union produisit les géants; selon lui, les fils de Dieu n'étaient pas de race adamique².

Plus tard, La Peyrère rétracta ses erreurs et son livre demeura inachevé³; mais les derniers arguments que nous venons d'exposer ont été repris de nos jours par les polygénistes américains, comme nous le verrons plus loin⁴. Au XVII^e siècle, son système resta sans écho. Il ne devait plus en être de même au XVIII^e. Voltaire, qui recueillait dans ses écrits tout ce que les âges antérieurs

¹ *Systema theologicum*, l. III, c. XXIV, p. 126 et suiv.

² *Systema theologicum*, l. IV, c. VII, p. 203. Bayle n'a pas manqué de recueillir toutes les objections de La Peyrère dans son *Dictionnaire*, 5^e édit., Amsterdam, 1734, t. II, p. 226, art. *Caïn*.

³ Le système de La Peyrère fut réfuté l'année qui suivit sa publication par Eusebius Romanus, *Animadversiones in librum Præadamitarum, in quibus confutatur nuperus scriptor, primum omnium hominum fuisse Adamum defenditur*, in-8°, Paris, 1656. Il y eut aussi plusieurs autres réfutations que Bayle a énumérées dans son *Dictionnaire*, au mot *Peyrère*, note B, t. IV, p. 544.

⁴ Voir Winchel, *Præadamites, or a demonstration of the existence of men before Adam*, 2^e édit., in-8°, Chicago, 1880, et son dernier chapitre, *Præadamitism in Literature*, p. 455-474.

avaient imaginé contre nos Saints Livres, ne manqua pas de soutenir qu'il existe diverses « espèces d'hommes¹. » « Il n'est permis, dit-il, qu'à un aveugle de douter que les Blancs, les Nègres, les Albinos, les Hot-tentots, les Lapons, les Chinois, les Américains, soient des races entièrement différentes². » Bientôt la négation de l'unité de l'espèce humaine fut à la mode dans le camp philosophique, et malgré l'autorité de la plupart des naturalistes, malgré Linné et Buffon, qui se prononcèrent sans hésiter en faveur de la doctrine ancienne, les plaisanteries du patriarche de Ferney entraînent l'opinion.

Des naturalistes survinrent qui essayèrent de faire entrer dans le domaine de la science le système nouveau. En 1801, Virey distingua dans le genre humain deux espèces qu'il caractérisa principalement par l'angle facial, la première, l'espèce blanche, ayant un angle de 85 degrés et la seconde, l'espèce noire, de 75 à 80 degrés³. Les raisons qui l'amènent à scinder ainsi en deux le genre humain sont du reste celles qu'avait fait valoir Voltaire. « Certainement, dit-il, si les naturalistes voyaient deux insectes, deux quadrupèdes, aussi constamment différents par leurs formes extérieures et leurs couleurs permanentes que le sont

¹ Voltaire, *Essai sur les mœurs*, Introd., II, *Œuvres*, édit. Didot, t. III, p. 2.

² Voltaire, *ibid.* Cf. *Dictionnaire philosophique*, art. *Homme*, fin, t. VII, p. 693.

³ J.-J. Virey, *Histoire naturelle du genre humain*, 2^e édit., 1824, t. I, p. 436-438.

l'homme blanc et le nègre, malgré les métis qui naissent de leur mélange, ils n'hésiteraient pas à en établir deux espèces distinctes¹. » Cela est possible, mais il importe assez peu de savoir ce qu'ils feraient, toute la question est de savoir s'ils auraient raison de le faire.

Virey devait d'ailleurs être bientôt dépassé. A. Desmoulins augmenta le nombre des espèces humaines et le porta à onze : « 1^o celto-scyth-arabes ; 2^o mongols ; 3^o éthiopiens ; 4^o euro-africains ; 5^o austro-africains ; 6^o malais ou océaniques ; 7^o papous ; 8^o nègres-océaniques ; 9^o australasiens ; 10^o colombiens ; 11^o américains² ». D'après lui, chaque espèce « est aborigène du pays où la montre la plus ancienne histoire, » et les principaux traits de chaque type, « la couleur et la nature des cheveux, la couleur de l'iris et de la peau, la forme du visage et des yeux, etc., sont inaltérables par l'influence des climats les plus divers³... Chaque forme eut un centre primitif d'existence et partant de création. On ne peut admettre pour la création des animaux aucune unité de lieu d'où ils se seraient dispersés. La pluralité des centres de création est au contraire évidente, quoiqu'on ne puisse pas encore en fixer définitivement le nombre⁴. »

¹ J.-J. Virey, *Histoire naturelle du genre humain*, t. I, p. 429-430.

² Voir Bory de Saint-Vincent, *Dictionnaire classique d'histoire naturelle*, t. VII, 1825, p. 281.

³ A. Desmoulins, *Histoire naturelle des races humaines*, in-8^o, Paris, 1826, p. 336.

⁴ A. Desmoulins, *Histoire naturelle des races humaines*, p. 385. Cf. le *Mémoire* du même auteur sur la distribution géographique des animaux, dans le *Journal de physique*, t. XCIV, février 1822, p. 27.

Bory de Saint-Vincent, en 1825, porta le nombre des espèces d'hommes jusqu'à quinze. « Il ne peut y avoir aucune impiété à reconnaître parmi nous, dit-il, plusieurs espèces, qui chacune auront eu leur Adam et leur berceau particulier¹. » En conséquence, il admet les quinze suivantes : 1° la japétique ; 2° l'arabique ; 3° l'hindoue ; 4° la scythique ; 5° la sinique ; 6° l'hyperboréenne ; 7° la neptunienne ; 8° l'australasienne ; 9° la colombienne ; 10° l'américaine ; 11° la patagone ; 12° l'éthiopienne ; 13° la cafre ; 14° la mélanienne ; 15° la hottentote. Il est obligé « d'avouer que pour les caractériser d'une manière irrévocable beaucoup de documents anatomiques [lui] ont manqué » et qu'il a dû s' « arrêter trop souvent à de simples différences extérieures..., mais une conviction *instinctive* [lui] dit que de futures observations en confirmeront néanmoins l'ordonnance². » Son instinct l'a trompé et sa prophétie ne s'est pas réalisée.

Sept ans après Bory de Saint-Vincent, Gerdy multiplia encore davantage les espèces du genre *homo*. Il admit quatre *sous-genres*, et il les subdivisa chacun en un nombre indéterminé d'espèces qui, dit-il, n'existent plus aujourd'hui dans leur pureté native³.

Des idées semblables allaient être soutenues vers la

¹ Bory de Saint-Vincent, *Dictionnaire classique d'histoire naturelle*, t. VIII, 1825, p. 277. Cf. du même, *Essai zoologique sur le genre humain*, 2 in-18, Paris, 1827-1836.

² Bory de Saint-Vincent, *Dictionnaire classique d'histoire naturelle*, t. VIII, p. 281.

³ Gerdy, *Physiologie médicale*, 1832 ; J. Thonissen, *L'unité de l'espèce humaine*, dans la *Revue catholique* de Louvain, 1862, p. 99.

même époque avec beaucoup de chaleur en Amérique. L'incrédulité avait favorisé le polygénisme en Europe ; des causes politiques ne contribuèrent pas peu à augmenter le nombre de ses partisans dans le Nouveau Monde. Un des plus célèbres défenseurs de ce système, M. Nott, a raconté lui-même le fait suivant. En 1844, le ministre des affaires étrangères des États-Unis, M. Calhoun, se trouvait à bout d'arguments pour répondre aux notes pressantes que lui adressait l'Angleterre, soutenue par la France, contre l'esclavage des nègres. Il crut ne pouvoir imaginer rien de mieux que de s'appuyer sur les anthropologistes américains et il défendit son gouvernement au nom de leurs théories, d'après lesquelles les noirs sont d'une autre espèce que les blancs. Le cabinet de la Grande-Bretagne fut déconcerté par cette argumentation inattendue et cessa désormais ses instances¹. »

Il est certain que plusieurs savants d'Amérique se sont laissé influencer par le désir plus ou moins inconscient de justifier la traite des noirs et l'esclavage². Les plus célèbres d'entre eux sont Morton, Nott et Gliddon. Morton divise le genre humain en vingt-deux familles, constituant autant de groupes de nations³. MM. Nott et

¹ J.-C. Nott et G.-R. Gliddon, *Types of Mankind*, in-4°, Londres, 1854, Introd. par Nott, p. 50-51.

² Voir K.-E. de Baer et R. Wagner, *Bericht über die Zusammenkunft einiger Anthropologen in September 1861 in Göttingen*, Leipzig, 1861, p. 17, 24 ; Th. Waitz, *Anthropologie der Naturvölker*, Leipzig, 1859, t. I, p. 105 ; Reusch, *La Bible et la nature*, p. 480, etc.

³ Morton, *Crania americana*, p. 4 et suiv.

Gliddon soutiennent « que la surface de notre globe est divisée naturellement en plusieurs provinces zoologiques, dont chacune est un centre distinct de création, possédant une faune et une flore particulières... La famille humaine ne fait pas exception à la règle générale, mais y est au contraire pleinement soumise : le genre humain se divise en plusieurs espèces dont chacune constitue un élément primitif dans la faune de sa province particulière¹. » Gliddon n'admet pas moins de soixante-cinq familles, comprenant plus de 270 subdivisions dans le genre humain². D'autres Américains sont plus exagérés encore. « [Knox] pousse les doctrines autochtonistes jusqu'à affirmer que le Français ne peut vivre et prospérer ni en Corse ni sur les bords du Danube, à plus forte raison que l'Européen ne peut s'implanter en Amérique. Agassiz est allé jusqu'à admettre que les hommes ont été créés par nations, ayant chacune leur langue propre, qu'il assimile au chant des oiseaux et aux divers cris des mammifères³. »

Les polygénistes américains dont nous venons de parler admettaient expressément la fixité de l'espèce et s'appuyaient même sur cette fixité pour conclure de l'existence actuelle des variétés humaines à leur existence

¹ J. C. Nott et G. R. Gliddon, *Types of mankind*, p. 465. Cf. p. 77.

² *Commentary upon the principal distinctions observable among the various groups of humanity*, dans Nott et Gliddon, *Indigenous races of the earth*, in-8°, Philadelphie, 1857, p. 618-637 et l'*Ethnographic Tableau*, joint à cet ouvrage.

³ A. de Quatrefages, *Histoire générale des races humaines*, in-8°, Paris, 1887, p. 9.

primordiale et originelle¹. Depuis lors, il s'est opéré une volte-face dans le système et c'est dans les rangs des partisans de la variabilité des espèces qu'il faut chercher aujourd'hui les polygénistes, parmi les matérialistes et les athées, défenseurs du transformisme sans limite, qui font revivre sous une autre forme les idées d'Épicure et de Lucrèce :

Sic nova tunc Tellus herbas virgultaque primum
Sustulit; inde loci mortalia secla creavit
Multa modis multis varia ratione coorta².

Pour eux, l'homme n'a pas été créé homme; il est devenu tel par une série de transformations, brusques d'après quelques-uns, lentes d'après le plus grand nombre. Les espèces inférieures se sont perfectionnées, et de degré en degré, elles se sont élevées jusqu'au langage et à la raison, jusqu'à l'être intelligent et parfait. La nature a ainsi produit par des moyens divers des espèces humaines diverses³. Ce qu'enseigne l'Écriture sur notre origine est par conséquent inconciliable avec les données de la science nouvelle. C'est ce que nous assure Hæckel :

L'hypothèse [de l'unité de l'espèce humaine] que notre groupe indo-germanique a empruntée du mythe sémitique de la création mosaïque est absolument insoutenable... Le

¹ J. C. Nott et G. R. Gliddon, *Types of mankind*, nos 3-5, p. 465; cf. p. 410, etc.

² Lucrèce, v, 788-790.

³ Pour la réfutation de ces erreurs, voir t. III, p. 385 et suiv.

grand débat qui s'éternise sur ce point repose uniquement sur une fausse position de la question. Cela est aussi absurde qu'il le serait de se demander si tous les chiens de chasse et tous les chevaux de course descendent d'un seul couple, si tous les Anglais et tous les Allemands proviennent d'un couple unique, etc. Il n'y a pas plus eu de premier couple humain, de premier homme, qu'il n'y a eu un premier Anglais, un premier Allemand, un premier cheval de course, un premier chien de chasse. Toujours chaque nouvelle espèce procède d'une espèce préexistante, et le lent travail de métamorphose embrasse une longue chaîne d'individus divers... Il est... impossible de considérer comme issue d'un seul couple chacune des douze races ou espèces humaines que nous allons examiner¹... Au dire de la Genèse biblique, ces... races humaines devaient toutes descendre d'un seul couple, d'Adam et d'Ève, et ne sont par conséquent que des variétés d'une seule espèce. Tout observateur impartial avouera néanmoins que les différences entre ces... races sont aussi grandes et même plus grandes que les différences spécifiques sur lesquelles se fondent les zoologistes et les botanistes, pour distinguer les bonnes espèces animales et végétales. C'est donc avec raison qu'un paléontologiste distingué, Quenstedt, s'écrie : « Si le Nègre et le Caucasien étaient des colimaçons, tous les zoologistes affirmeraient à l'unanimité que ce sont d'excellentes espèces, n'ayant jamais pu provenir d'un même couple, dont elles se seraient graduellement écartées². »

¹ Hæckel admet actuellement douze espèces humaines distinctes (dans son *Histoire de la création*, p. 598-610). Autrefois, il se contentait de dix. Voir sa conférence faite à Iéna en novembre 1865, *Ueber den Stammbau des Menschengeschlechts*, dans les *Gesammelte populäre Vorträge*, t. 1, 1878, p. 95.

² E. Hæckel, *Histoire de la création*, p. 595-596.

Dans Hæckel, nous entendons, sauf les nuances diverses, tout le chœur des transformistes polygénistes. Ajoutons seulement que, non contents d'admettre plusieurs espèces humaines actuellement vivantes, ils supposent, de plus, qu'un certain nombre d'espèces sont éteintes¹. Beaucoup de chemin a donc été fait depuis le commencement de ce siècle; Virey a trouvé de nombreux imitateurs et si Voltaire revenait au monde, il se froterait les mains de plaisir en voyant ses plaisanteries s'étaler sous la forme d'arguments graves dans une multitude d'ouvrages scientifiques.

Cependant si les partisans de la pluralité des espèces humaines sont devenus nombreux, ceux de l'unité du genre humain sont loin de mettre bas les armes et d'abandonner le champ de bataille. Non seulement parmi les croyants, mais aussi parmi les indifférents et même les libres-penseurs, le monogénisme compte des défenseurs non moins éclairés que convaincus et il recrute tous les jours de nouveaux adhérents. Lyell et Huxley reconnaissent en termes exprès que tous les hommes peuvent descendre d'un couple unique²; Alexandre de Humboldt se déclare formellement pour l'unité de notre espèce³, de même que l'anatomiste Owen et le savant Prichard, dont *L'histoire naturelle du genre humain* a été longtemps regardée comme l'ouvrage le plus

¹ Voir P. Dally, dans l'introduction et l'appendice de sa traduction de Th. Huxley, *De la place de l'homme dans la nature*, 1868, p. 77, 341.

² Lyell, *De l'ancienneté de l'homme*, trad. Chaper, ch. xx, 2^e édit., p. 427.

³ *Cosmos*, trad. Faye et Galuski, t. 1, part. III, 1864, p. 423.

important sur la matière¹. Les travaux du savant protestant M. de Quatrefages en faveur de l'unité de l'espèce humaine jouissent d'une réputation universelle et bien méritée². Les preuves sans nombre accumulées par cet éminent anthropologiste, ainsi que par d'autres naturalistes de tous les pays, établissent d'une manière péremptoire et décisive que la science est loin d'être en contradiction avec l'Écriture, d'après laquelle tous les hommes appartiennent à la même espèce. Il nous reste maintenant à montrer cet accord de la science et de la foi; mais comme les polygénistes américains, pour ne pas tomber en contradiction avec la Bible, ont suivi les errements de La Peyrère et prétendu que le monogénisme n'était pas un dogme chrétien, nous devons avant tout répondre à leurs objections et rectifier leurs fausses interprétations du texte sacré; nous exposerons ensuite les preuves de l'unité de l'espèce humaine.

¹ Voir un grand nombre d'autres savants énumérés par Reusch, *La Bible et la nature*, p. 476-477; par Moigno, qui rapporte leurs propres paroles, *Les splendeurs de la foi*, t. II, 1877, p. 513-520; par Thomas Smyth, *The Unity of the human races proved to be the doctrine of Scripture, Reason and Science*, in-12, New-York, 1850, p. 125, 135, 139.

² Nous aurons occasion de citer plus loin ses écrits avec ceux de Prichard, etc.

CHAPITRE II.

LA GENÈSE ET LES PRÉADAMITES.

Les arguments allégués par les savants des États-Unis pour détourner la Genèse à leur sens sont résumés dans le passage suivant :

Pourquoi s'obstiner encore à jeter la Bible sous les roues du progrès? Déjà des chrétiens sincères ont compris que le moment était venu de préparer la conciliation de la doctrine des polygénistes avec les textes sacrés. Ils sont disposés à admettre que la narration de Moïse ne s'applique pas à tout le genre humain, mais seulement aux *Adamites*, à la race d'où est sorti le peuple de Dieu; qu'il pouvait y avoir sur la terre d'autres hommes dont l'écrivain sacré n'avait pas à s'occuper; qu'il n'est dit nulle part que les fils d'Adam aient contracté avec leurs propres sœurs des unions incestueuses; que Caïn, chassé vers l'Orient après son fratricide, fut marqué d'un signe, « afin que ceux qui le trouveraient ne le tuassent point; » qu'à côté de la race des enfants de Dieu, il y avait la race des enfants des hommes; que l'origine des enfants des hommes n'est pas spécifiée, que rien n'autorise à les considérer comme les enfants d'Adam; que ces deux races différaient sans doute par leurs caractères physiques, puisque leur union produisit des métis désignés sous le nom de géants, « comme pour indiquer l'énergie physique et